Images de l'homme d'Église chez E. S. Piccolomini-Pie II

Serge Stolf

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/89>

DOI : 10.4000/cei.89

ISSN : 2260-779X

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2011

Pagination : 187-212

ISBN : 978-2-84310-207-3

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Serge Stolf, « Images de l'homme d'Église chez E. S. Piccolomini-Pie II », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 13 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2013, consulté le 28 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cei/89> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cei.89>

IMAGES DE L'HOMME D'ÉGLISE CHEZ E. S. PICCOLOMINI-PIE II

Serge Stolf

Université Stendhal - Grenoble 3

Sous la plume fertile et acérée d'Enea Silvio Piccolomini, les « images » des hommes d'Église ne manquent pas. Le terme est à prendre au sens dérivé de représentations, plus ou moins objectives ou impartiales (plutôt moins), d'images sujettes à retouches et à corrections, à l'instar du photographe, puisqu'il s'agit de les fixer pour l'histoire, mais dans le mouvement même de cette histoire. Images plurielles, contrastées, dont il faut se demander si elles s'accordent à un élément unificateur : l'homme d'Église. Ces images abondent non seulement dans les écrits du laïc, mais aussi dans celles de l'ecclésiastique Piccolomini : elles fluctuent en fonction de sympathies, d'amitiés, de rapports de force, de revirements, mais elles comportent aussi des constantes. Dans les *Commentarii*, c'est l'image – mieux, l'icône – du pape, la plus haute instance humaine de l'Église, que construit Piccolomini-Pie II, et qu'il entend laisser à l'appréciation de l'exigeante postérité.

Ce sont d'abord des images d'hommes, car Piccolomini, en humaniste, nous parle d'hommes beaucoup plus que d'institutions. L'édition romaine et post-tridentine des *Commentarii* en 1584 expurgera systématiquement de ces pages les portraits d'ecclésiastiques au vitriol susceptibles de donner une « image » négative des prélats catholiques et des armes au protestantisme, en nourrissant l'iconographie anti-romaine¹. L'autre question qui se pose est de savoir si, de ces contrastes, Piccolomini entend faire émerger une

1. Pii Secundi pontificis max. *Commentarii Rerum memorabilium quae temporibus suis contigerunt* a R. D. Iohanne Gobellino uicario Bonnen. iam diu compositi, et a R. P. D. Francisco Band. Piccolomineo Archiepiscopo Senensi ex uetusto originali recogniti, Romae, ex typographia Dominici Basae, MDLXXXIII. — Voir S. Honegger Chiari, « L'edizione del 1584 dei *Commentarii* di Pio II e la duplice revisione di Francesco Bandini (*Analisi del libro primo*) », *Archivio Storico Italiano*, CXLIX, 1991, p. 585-612.

figure qui constituerait un modèle d'homme d'Église, pour son temps, et pour le temps plus universel de l'Église.

Qui sont-ils, ces hommes d'Église ? Des prédicateurs comme Bernardin de Sienne (avant et après sa très rapide canonisation), des prélats – évêques ou cardinaux présents au concile de Bâle où Enea arrive en avril 1432, et ceux qu'il fréquentera ensuite à la cour de Frédéric de Habsbourg – des pontifes enfin, d'Eugène IV à Calixte III dont il sera le successeur. Pour comprendre comment se sont construites ces diverses représentations des ecclésiastiques dans les écrits de Piccolomini, il faut tenir compte de ses propres expériences et évolutions. Ses premiers textes reflètent une vision conciliaire des hommes d'Église et de leur fonction dans celle-ci, images qu'il révisera parfois quand il abandonnera ces positions pour défendre l'autorité du siège romain. Aussi les figures exemplaires côtoient-elles les critiques adressées aux prélats incompetents par le cardinal Piccolomini, puis par le pape Pie II, convaincu d'une réforme nécessaire des mœurs du haut clergé. Enfin, il faut s'intéresser à l'image que, dans ses *Commentarii*, Pie II a construit de lui-même, c'est-à-dire celle du souverain pontife.

Les hommes d'Église vus par le conciliariste

Dès son arrivée au concile de Bâle, en avril 1432, comme secrétaire à gages du cardinal Domenico Albergati (ils quittent Sienne à l'automne 1431), Enea va découvrir un milieu où domine la présence d'ecclésiastiques, et dont il deviendra, pendant sa fréquente, mais non constante, présence aux séances, l'observateur privilégié. La période 1436-1440 est celle de son engagement résolu dans le conciliarisme, comme en témoignent ses écrits – le *De gestis concilii Basiliensis Commentariorum* (1439-1440) et le *Libellus dialogorum de autoritate generalium Conciliorum et gestis Basiliensium* (1440) – textes malheureusement encore trop peu étudiés². Le concile est une réalité mouvante où domine toutefois la certitude de représenter la totalité de l'Église, celle authentique du Christ, celle du sacerdoce universel : ainsi pense Enea³. Il ne s'est jamais prévalu d'un conciliarisme doctrinaire, comme

2. Voir, cependant, L. Totaro, *Gli scritti di Enea Silvio sul Concilio*, in *Conciliarismo, Stati Nazionali, Inizi dell'Umanesimo* (Atti del XXV Convegno Storico Internazionale, Todi, 9-12 ottobre 1988), Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spoleto, 1990, p. 47-77.

3. Pour un examen approfondi du conciliarisme d'Enea, non exempt d'une tendance à la justification, voir L. M. Veit, *Pensiero e vita religiosa di Enea Silvio Piccolomini prima della sua consacrazione episcopale*, Roma, Libreria Editrice dell'Università Gregoriana, 1964, p. 107-142 : « Si vedrà anche più nitidamente fino a che punto la sua posizione era capace di identificarsi con lo interesse essenzialmente ecclesiastico, e non meramente politico. » (p. 107)

Jean Gerson, il n'est pas un théoricien. Il est plutôt l'homme d'une conviction forgée au contact d'autres hommes, et qui s'usera d'ailleurs quand ils le décevront. Dans les pages du *De gestis concilii*, Enea se fait l'historien des débats de l'année 1439 portant sur la question de la supériorité du concile, et qui amenèrent une assemblée composée essentiellement de clercs et de fort peu d'évêques à proclamer, le 25 juin, la déposition du pape Eugène IV. Le 5 septembre, un conclave élisait Amédée de Savoie nouveau pape (anti-pape), sous le nom de Félix V, consommant ainsi un schisme avec l'Église officielle. Enea fait état de positions tranchées, car le schismatique, c'est l'autre, comme un Nicolas de Cues, transfuge du Concile qu'il quitta dès 1437, et dissident de la vérité :

On estimait que l'Hercule de tous les Eugéniens était Nicolas de Cues, un homme très versé dans les lettres anciennes et très instruit par sa vaste expérience des choses. Il est à déplorer qu'un aussi noble esprit se soit engagé dans cette passion schismatique, au point de s'acquitter d'une mission auprès des Grecs, fortifié par un faux décret ; il avait mis tout son zèle et tous ses efforts à défendre Eugène, et, d'un esprit astucieux et subtil, il ourdissait tantôt un obstacle tantôt un autre⁴.

Le chef d'un parti était le Palermitain [Niccolò Tudeschi, évêque de Palerme], celui de l'autre était le cardinal d'Arles, mais le premier était devenu chef non de sa propre volonté, bien sûr, mais par nécessité, et il lui fallait obéir à son chef [son prince, Alphonse d'Aragon]. Il savait bien cependant où se trouvait la vérité, et il ne s'y opposait pas de son plein gré ; je l'ai vu bien souvent dans sa bibliothèque se plaindre de son prince, qui suivait les avis des autres⁵.

La position du Palermitain est commandée par les choix politiques de son prince, peu désireux de voir se précipiter la rupture⁶ entre le concile et Eugène IV : une conciliation affaiblirait le pape en évitant le schisme. On notera avec d'autant plus d'attention la profession de foi conciliaire d'Enea lorsqu'il affirme que le Palermitain savait « où se trouvait la vérité ».

4. Aeneas Sylvius Piccolominus (Pius II), *De gestis concilii Basiliensis commentariorum libri II*, D. Hay et W. K. Smith (éd. et trad.), Oxford, Clarendon Press, 1967, p. 14 : « Hercules tamen omnium Eugeniarorum Nicolaus Cusanus existimatus est, homo et priscarum literarum eruditissimus et multarum rerum usu perdoctus, cuiusque dolendum sit tam nobile ingenium ad illa schismatis studia diuertisse ut legatione ad Graecos uigore falsi decreti fungeretur ; hic omne studium suum omnemque conatum in defensione Eugenii collocauerat, atque ut est uersuti et callidi consilii, nunc una nunc alia impedimenta texebat. »

5. *Ibid.* p. 172 : « [Cuius antequam uerba refero, nemo ut admiretur cupio, quod totiens cadat in meum Panormitanus calamum, necessarium enim habeo rem, ut gestum est, sic narrare. Et euenit in huiusmodi rebus haud secus quam in bellicis actibus. Vt enim ibi qui uiribus corporis alios praestant et qui plura faciunt pluries nominantur, ueluti in bello Troico Achilles et Hector, sic in huiusmodi spiritalibus praeliis, qui plurimum eloquentia ac scientia pollent plus aliis agunt, plusque ut nominentur oportet.] Erat nanque alterius partis princeps Panormitanus, alterius Arelatensis, sed illum non quippe uoluntas sed sola necessitas principem fecerat, eumque obedire principi suo oportebat. Vbi tamen ueritas esset non ignorabat, nec libenter ei resistebat ; saepiusque illum ego in sua bibliotheca de suo principe uidi conquestum, qui aliorum monita sequeretur. »

6. *Ibid.*, p. 174.

Enea est sensible à l'esprit « démocratique » du concile défendu par le cardinal d'Arles, Louis Aleman, chef du parti populaire et président de l'assemblée. Celui-ci défend le principe du vote étendu aux membres incorporés, simples prêtres ou gradués, au même titre que les évêques ; tous les ministères, dit-il en se référant à la lettre de saint Paul aux Éphésiens (*Éph.* IV, 11), travaillent à bâtir le corps du Christ, l'Église :

Et au Concile, comme il le dit, on ne regarde pas à la dignité des Pères mais à leur faculté de raisonner, et, dans les détails, il n'est pas une chose à laquelle on doive davantage regarder que la vérité. Je ne préférerais pas la fausseté d'un évêque, même très riche, à la vérité d'un pauvre prêtre. Et un évêque ne doit pas être dédaigneux si, étant quelquefois ignorant et borné, il n'est pas suivi par une foule de sectateurs, et si la voix d'un prêtre sans ressources, mais savant et intelligent, lui est préférée : car la sagesse habite plus souvent sous un pauvre manteau que sous des habits brodés. Je vous le demande : évêques, ne méprisez pas tant les rangs inférieurs⁷.

Présent au conclave en qualité de clerc des cérémonies⁸, Enea dut veiller à ce que les consignes d'isolement des électeurs fussent respectées. À ce titre, il fait montre de ses qualités d'observateur et ne se fait pas faute de révéler le ridicule auquel s'exposent certains personnages. Nourri des comiques et des satiristes latins – parmi ces derniers, Horace et Juvénal ont sa préférence – Enea a volontiers le trait satirique, comme le montre le passage suivant. Pour la compréhension, rappelons que chaque électeur, enfermé dans une cellule (une sorte de box) pendant la durée du conclave, voyait son repas limité, selon le règlement, à un seul plat :

Si l'un d'eux contrevenait au règlement, il se voyait privé d'un plat à la porte. Le premier jour, lorsque les serviteurs rompirent imprudemment cette règle, et qu'ils apportèrent à leurs maîtres « un repas avec plusieurs plats » [Horace, *Satires*, II, 2, 77], comme pour un banquet de noces, ils furent tous débarrassés du surplus à la porte et on ne laissa passer qu'un seul plat. Parmi ceux-ci, l'archidiacre de Cracovie subit aussi le prélèvement. Quand on lui apporta de la viande de mouton et de canard, les oiseaux furent prélevés, son serviteur demandant à la porte qu'on laisse à son maître la

7. *Ibid.*, p. 112-113 : « *Neque in Concilio (ut ipse ait) dignitas patrum sed ratio spectanda est; nec aliquid est quod in singulis rebus spectari magis quam ueritatem conueniat. Nec ego cuiusuis episcopi mendacium, quamuis ditissimi, ueritati praeponam pauperis presbyteri. Nec dedignari episcopus debet, si aliquando ignarus et rudis sequacem non habeat multitudinem, et si uox inopis sacerdotis, docti tamen et acuti, suae praeponitur; habitat nanque saepius in sordido palliolo quam in pictis uestibus sapientia. Nec, uos rogo, episcopi, tantopere inferiores contemnite.* »

8. Enee Siluii Piccolomini *Epistolarium seculare*, complotens *De duobus amantibus*, *De naturis eorum*, *De curialium miseris*, post R. Wolkan iterum recognouit edidit Adrianus Van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 2007, p. 104 (32) : « *Quoniam ego ut cerimoniarum clericus pressens fui et uidi atque audiui omnia, que his diebus sunt acta in conclaui circa electionem noui pastoris, significo uobis, quia papam habemus illustrissimum principem dominum ducem Sabaudie.* » (« Puisque j'ai été présent en qualité de clerc des cérémonies, que j'ai vu et entendu tout ce qui s'est passé au conclave ces jours derniers quant à l'élection du nouveau pasteur, je vous fais savoir que nous avons pour pape le très illustre prince souverain, duc de Savoie. ») (Lettre à la Seigneurie de Sienna, 6 novembre 1439.)

plus grosse portion ; car ce serviteur comptait sur une part de ces canards, mais pas sur une part de mouton ; or, son maître aurait préféré les oiseaux. C'est pourquoi, lorsque l'archidiacre s'aperçut du prélèvement, il s'en plaignit partout et affirma publiquement qu'il n'avait jamais connu de pire journée depuis qu'il était prêtre. Et quand on le pria de ne pas s'en étonner, puisqu'il en était de même pour le cardinal, il dit : « Ah ! Vous me comparez au cardinal, un Français, sobre, privé d'estomac ou, pour mieux dire, qui n'a rien d'un homme ? Pour mon malheur, je suis placé à côté de lui, et le rideau transparent me laisse voir tout ce qu'il fait. Jusqu'à présent, je ne l'ai vu ni boire ni manger [...]. Moi, je suis Polonais, lui, est Français ; mon estomac est chaud, le sien est froid ; le jeûne, pour lui, c'est la santé, pour moi, c'est la mort. Moi, si je ne mange ni ne dors tout mon soûl, je tombe aussitôt en faiblesse⁹.

Aussi discrète que soit la présence d'Horace, elle ne renvoie pas moins au thème de la satire II, 2 : les avantages d'une vie simple et frugale. Le personnage de l'archidiacre n'est pas loin, on en conviendra, de celui du goinfre évoqué par le poète latin, dans un contexte où, dans un jeu de contrastes, la sobriété est prise en défaut chez l'homme d'Église. Toutefois, la conduite du cardinal d'Arles, président de l'assemblée, au moment où ses familiers le supplient de fuir la peste qui s'est déclarée à Bâle (printemps-été 1439), contribue largement à donner de ces hommes d'Église, pères conciliaires, l'image des champions de la foi :

Mais ni leurs prières ni la mort des personnes de sa suite ne purent l'ébranler, car il préférerait sauver le concile au péril de sa vie plutôt que de sauver sa vie au péril du concile. Il savait en effet que, s'il s'en allait, ils seraient peu nombreux à rester, et qu'en son absence il pourrait facilement se commettre quelque tromperie. C'est pourquoi, de même que dans une bataille les soldats affrontent tous les périls quand ils aperçoivent leur général au milieu des ennemis, de même les Pères du concile eurent honte de fuir la peste quand ils virent leur président rester avec eux au milieu du danger commun¹⁰.

9. *De gestis concilii...*, ouvr. cité, p. 234-236 : « *Idque cum prima die familiares incaute commisissent, et dominis suis, quasi nuptias celebrantibus, dubiam afferent coenam, omnes in ostio spoliati sunt, nec plus una specie intromissum est. Quos inter Cracouiensis etiam archidiaconus diminutionem tulit. Cui cum oves et anatinae carnes afferrentur, subtrahae auiculae sunt, orante in porta famulo ut quod plus esset, id domino dimitteretur ; sperabat nanque ex anate partem, ex ouibus autem partem non sperabat ; dominus tamen auiculas praeoptasset. Ideoque cum spoliū sensit ubique conquestus est publiceque testatus, nunquam se diem postquam sacerdos fuit tulisse peiorem. Ac cum rogaretur ne admirationem haberet, quoniam id idem obtigisset cardinali : 'proh !', inquit, 'cardinalem mihi aequiparas, hominem Gallicum, parcum, euentrem aut, ut uerius loquar, non hominem ? Ego apud eum meo infortunio sum locutus, omnia quae facit perlustris mihi cortina indicat ; nec adhuc aut bibere eum aut comedere uidi [...]. Ego Polonus sum, ille Gallicus ; mihi ardet, illi friget stomachus ; illi sanitas, mihi mors ieiunium est. Ego, ni multum comedam et multum dormiam, cito deficiam'.* »

10. *Ibid.*, p. 168 (Livre II) : « *Sed neque illum preces neque domesticorum funera flectere potuerunt, uolentem potius cum uitae periculo saluare Concilium quam cum periculo Concilii saluare uitam. Sciebat enim quoniam se recedente, pauci remansissent, facileque committi fraus in eius absentia potuisset ; quocirca sicut in re bellica milites omnia discrimina subeunt, cum medios inter hostes imperatorem conspiciunt, sic patres Concilii pestem erubuerunt fugere, cum praesidentem in eodem periculo secum permanere uiderunt.* »

Les hommes du concile vus par Enea après son désaveu des positions conciliaires

Le passage d'Enea dans le camp des « transfuges » – ceux qui avaient quitté Bâle pour le camp romain (on les appellera les « eugénistes », partisans d'Eugène IV) – a été la pierre d'achoppement des conciliaristes et, plus tard, de ses biographes¹¹. Il fut taxé d'opportunisme. Pourtant, cette décision fut mûrie. Depuis fin 1443, sa correspondance témoigne de ses doutes sur une résolution du conflit entre le concile et le pape, tant qu'il verra « les affaires de l'Église menées non sous la conduite de l'Esprit-Saint, mais gouvernées par les passions humaines¹² ». Il est conscient que le conciliarisme de Bâle se résorbe dans une interminable querelle d'hommes plus que de prélats soucieux de l'unité de l'Église. Le 13 août 1447, il écrit au recteur de l'université de Cologne, Jordan Mallant, une lettre où il désavoue ses écrits et ses positions conciliaires. Ayant appris qu'on s'était étonné de son passage d'un camp à l'autre et de son peu de constance dans ses actes et dans ses écrits¹³, il a décidé de s'expliquer. Cette lettre est une pure et simple rétractation de son conciliarisme (« je me suis retiré de Bâle et j'ai renoncé à ses erreurs¹⁴ ») en des termes extrêmement énergiques :

Je me suis trompé, je l'avoue, avec les gens de Bâle et j'ai emboîté le pas à leurs fautes. Et je ne fus pas l'un des derniers, mais, l'orgueil dans l'âme, la fierté dans l'esprit, plein de vent, j'étais en première ligne dans le combat, je parlais déraisonnablement et j'écrivais encore plus déraisonnablement ; et comme je me prenais pour un petit peu savant, je n'ai pas rougi de composer des traités et de rabaisser l'autorité du pontife romain par de sots discours : je tenais pour vrai ce qui était dit, et j'écrivais des choses entendues, mais non vérifiées¹⁵.

Les « traités » et les « discours » dont il parle ne peuvent être que le *Libellus dialogorum* et *De gestis concilii Basiliensis*. Peut-être a-t-il été subjugué par

11. Sur l'itinéraire de foi de Piccolomini, voir la synthèse de P. L. Guiducci, « Le strade degli uomini e la storia di Dio. *De fide itinere* di Enea Silvio Piccolomini », dans *Enea Silvio Piccolomini. Pius Secundus Poeta Laureatus* (Atti del Convegno internazionale, 29 settembre-1 ottobre 2005), Roma, a cura di Manlio Sodi-Arianna Antoniutti, Roma, Edizioni Shakespeare and Company2 / Libreria Editrice Vaticana, 2007, p. 143-176.

12. *Epistolarium seculare*, ouvr. cité, p. 193 (92) : « *eas non ex diuini spiritus ductu regi, sed hominum gubernari passionibus uiderem.* » (Lettre à Juan Carvajal d'octobre 1443.)

13. R. Wolk, *Der Briefwechsel des Aeneas Silvius Piccolomini*, dans *Fontes Rerum Austriacarum*, Diplomataria et Acta, series II, vol. 67, Wien, 1912, p. 55 : « [...] *meque miratos quosdam, qui una ex parte migravi ad aliam nec acta scriptaque mea tenuerim.* » La lettre est aux pages 54-65.

14. *Ibid.*, p. 55 : « [...] [quia] *ex Basilea recessi et renunciaui erroribus eius.* »

15. *Ibid.*, p. 55 : « [...] *erravi, fateor, cum Basiliensibus et in delictis ambulavi eorum. Nec quasi unus ex infimis fui, sed elatus animo, superbus mente, plenus vento inter primiores bella ciebam, loquebar inepte, scribebam ineptius ; et quoniam mihi videbar sciulus, non erubui tractatus componere et insulsis sermonibus Romani pontificis auctoritati detrabere : existimabam vera, que dicebantur, et audita non probata scribebant.* »

des hommes au verbe prestigieux défendant une conception de l'Église plus « démocratique », mais, bien avant lui, un homme de la stature intellectuelle de Nicolas de Cues avait renoncé à son conciliarisme intransigeant pour des positions plus conciliables avec l'exercice de l'autorité pontificale à l'intérieur de l'Église. Le sens de cette rétractation est en réalité modelé sur les exemples de saint Augustin et de saint Paul. Dieu n'a pas permis qu'Enea persistât dans l'erreur. Enea ne craint pas de comparer sa conversion à celle de l'apôtre Paul sur le chemin de Damas : « Comme Saul qui allait à Damas en ennemi des Chrétiens, je pris la route de Francfort, hostile à Eugène¹⁶. » Personne ne peut le croire lié à ses écrits au point qu'il ne lui soit pas permis de changer d'opinion¹⁷. Enea s'autorise de l'exemple de saint Augustin (« Augustin écrivit les livres des *Retractationes*¹⁸ ») pour réviser ses jugements et mesurer les progrès qu'il a réalisés dans la vérité : sa « révision » du *De gestis concilii* en 1450 en fournira la preuve tangible sous le titre *De rebus Basileae gestis*¹⁹.

La relecture du concile de Bâle par Enea qui, au moment où il écrit cette « révision », est évêque de Trieste, tend à minimiser les aspirations réformatrices, qui échouent face aux égoïsmes particuliers. Les affaires portées au concile, comme les querelles autour de l'élection épiscopale d'Utrecht, font oublier qu'au même moment les catholiques de Pilzen sont assiégés par l'armée hussite²⁰. Aucune réforme en profondeur n'est sortie de l'assemblée de Bâle :

Ce que les pères refusaient au pape, ils l'accordaient à des évêques particuliers. Ils accordèrent à Dietrich de Mayence de réclamer non seulement les revenus d'une année [annates], mais de deux années. [...] Du reste, rien ne fut fait en commun concernant les mœurs, la piété, la justice, la bonne tenue du clergé et des fidèles. Jamais on ne put interdire la pluralité des bénéfices, car cela touchait beaucoup de monde²¹.

16. R. Wolkan, *Der Briefwechsel...*, 67, ouvr. cité, p. 56 : « *Sicuti Saulus in Damascus hostis ibat Christianorum, sic ego in Francfordiam infensus Eugenio proficiscebar.* »

17. *Ibid.*, p. 56 : « [...] *errans erravi et nosco erratum meum agoque gratias pio deo, qui me ulterius errare non sinit. Nemo me scriptis meis sic legatum puet, ut non liceat mutare sententiam.* »

18. *Ibid.*, p. 56 : « [...] *retractationum libros Augustinus scripsit.* » Dans les *Retractationes* (« Révisions »), composés en 426 ou 427, qui s'apparentent à un examen de conscience, Augustin réexamine ses ouvrages pour mesurer ses propres progrès dans la vérité, signalant pour chacun d'eux ce qu'il voulait réviser ou expliquer. Voir l'entrée « Révisions », dans *Encyclopédie Saint Augustin*, Paris, Cerf, 2005.

19. *De rebus Basilee vel stante vel dissoluto concilio gestis*, dans R. Wolkan, *Der Briefwechsel...*, vol. 67, ouvr. cité, p. 164-228.

20. *Ibid.*, p. 185-186.

21. *Ibid.*, p. 188 : « *Quod patres pape negabant, singularibus episcopis concedebant. Theoderico namque Maguntino non solum annatas exigere, sed biennatas indulserunt. [...] ceterum in communi de moribus, de pietate, de justitia, de modestia cleri ac populi nihil agebatur. Pluralitas beneficiorum, quia multos tangebant, prohiberi numquam potuit.* »

L'image qu'il veut laisser de Bâle, bien éloignée de celle qu'avaient forgée ses enthousiasmes des débuts, est celle d'une assemblée d'hommes se posant en réformateurs, mais trop attachés à leurs intérêts privés pour mener à bien des réformes qui les eussent remis en cause.

Un ouvrage inachevé d'Enea, une série de « biographies », connues sous le titre *De uiris illustribus* (après 1445-janvier 1450), constitue sur bien des points une révision du point de vue conciliariste d'Enea. Celle-ci concerne essentiellement les hommes qui ont été mêlés ou ont participé à l'aventure conciliaire. Il reflète le point de vue de l'évêque Enea Silvio Piccolomini dont les jugements sont d'autant plus sévères et les personnages présentés sous un jour d'autant plus défavorable qu'il souhaite désormais prendre ses distances avec eux. Il en est ainsi de Niccolò de' Tudeschi, le Palermitain, l'un des prélats les plus en vue du concile de Bâle, dont les convictions sont entièrement dictées par la politique changeante de son maître, Alphonse d'Aragon²², ou encore de Ludovico Pontano, venu au concile par ambition, et jaloux le Palermitain²³. Enea règle rétroactivement ses comptes avec des hommes, admirés à Bâle, mais aujourd'hui tenus pour responsables de l'avoir fourvoyé.

Je m'en tiendrai à un exemple éclairant, celle de la biographie qu'il consacre à Amédée de Savoie, qui fut le « pape » de Bâle, Félix V²⁴ dont il devint le secrétaire, peu après son élection. Après son veuvage, Amédée VIII s'était retiré dans son ermitage de Ripaille, sur le lac de Genève, où il avait fondé l'ordre des Chevaliers de Saint-Maurice, tout en conservant son titre ducal. Cette biographie est surtout occupée par les événements liés au concile, mais Enea y évoque sa rencontre avec le personnage, lors d'une mission en avril 1435, dans cet ermitage qui avait gardé quelques douceurs. Le jugement, qu'il convient peut-être de regarder avec prudence, insinue chez le personnage le double jeu et le manque de sincérité :

Il nous invita auprès de lui sur le lac, et le bruit courait qu'il s'était retiré dans un ermitage parce qu'il convoitait la papauté. Mais malgré son titre d'ermite, il ne renonça pas au pouvoir ni à la conduite des affaires [...]. Quand je me trouvai là, Piero da Noceto, mon collègue secrétaire, traça sur un mur, avec du charbon, cette sentence de Cicéron que je fus seul à voir : « Et, de tout ce qui porte le nom d'injustice, aucune n'est plus

22. *De uiris illustribus*, a cura di A. Van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1991, p. 4 (De Nicolao Siculo).

23. *Ibid.*, p. 7 (De Ludovico Pontano) : « *Sed cum altiora querit et non obtinet, ad regem Aragonum se recipit et ab eo cum Panormitano in legationem mittitur ad concilium* » ; « *Vni solum Panormitano invidit, quem sibi uel similem uel proximum iudicauit.* »

24. Félix V finit par abdiquer, le 7 avril 1449, et reçut du pape le titre de cardinal-évêque.

criminelle que l'injustice de ceux qui, au moment même où ils trompent le plus, le font de telle sorte qu'ils paraissent être gens de bien »²⁵.

Le personnage, auquel Enea reconnaît des qualités, a toutefois, pour un homme pressenti comme pontife, le défaut d'être intéressé :

Mais comme nous étions en chemin, Amédée nous fit savoir qu'il ne voulait pas accepter le pontificat, à moins qu'on ne lui offrît une provision d'argent lui permettant de se maintenir dans cette charge. Car tout en voulant servir l'Église, il refusait de dissiper les biens de ses enfants, ce qui ne manqua pas de causer un grand trouble dans l'esprit des délégués²⁶.

Félix V héritait de son passé de prince séculier, sa richesse même le desservit. On espérait qu'il épongerait les dettes du concile. Le cardinal Cesarini l'accusait d'avarice : « On en tirerait plus facilement du sang que de l'argent. Rien ne nous servira davantage qu'un adversaire tenu pour riche. Tous lui demanderont de l'or, ne pourront l'obtenir et le quitteront en ennemis²⁷. »

Si Amédée a pu faire figure d'homme d'Église, celle-ci est liée aux circonstances du concile qui l'avait promu à la plus haute fonction, mais après que le 9 avril, les conciliaristes reconnurent Nicolas V et décrétèrent (le 25 avril) leur propre dissolution, que le schisme était définitivement résorbé, l'autorité du pape dans l'Église, au terme d'âpres luttes, renforcée, Enea s'autorisait à peindre, dans la médiocrité de l'homme, celle dont toute l'aventure conciliaire était désormais revêtue. Mais ce qu'il importe de souligner ici, c'est que les défauts mis en lumière dans la biographie du *De uiris* ont bien pu apparaître à Enea dès les premières rencontres avec Amédée, mais que cette « vérité » sur le personnage qu'il entend dévoiler à présent avait été probablement – du moins peut-on en émettre l'hypothèse – préalablement gommée, quand il s'agissait de ne pas affaiblir cette image du « pape » du concile et les intérêts du conciliarisme.

25. *Ibid.*, p. 75-76 (*De Amedeo Sabaudie comite*) : « Nos per lacum ad se uocauit, eratque jam tum rumor papatus cupidine eum ad heremum sese recepisse. at is quamquam titulum haberet heremite, non tamen dominatum neque regimen dimisit [...]. Ibi cum fuisset, Petrus Noxetanus, consecrarius meus, in pariete quodam nulli alteri quam mihi uisus Ciceronis illam sententiam carbone notauit : "Totius autem iniustitie nulla capitalior est quam eorum qui, cum maxime fallunt, id agunt ut uiri boni esse uideantur." » — La citation de Cicéron est dans le *De officiis*, I, 13, 41.

26. *Ibid.*, p. 77 : « Sed cum essemus in via, significavit Amedeus se nolle papatum acceptare, nisi et prouisio fieret, per quam posset se in papatu substinere, nam etsi uellet cum iustitia seruire Ecclesie, filiorum tamen bona nolebat dissipare ; que res admodum turbauit mentes legatorum. »

27. *Commentarii rerum memorabilium que temporibus suis contigerunt*, editi ab A. Van Heck, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1984, p. 440 (VII, 8) : « Sanguinem ab eo facilius quam pecuniam elicias. nihil est quod tam nobis prosit quam pecuniosum aduersarium existimari. cuncti ab eo aurum petent neque impetrantes inimici abibunt. » — Pie II charge Félix V dans l'intention de faire oublier qu'il en a approuvé l'élection et en a été le secrétaire.

Les pasteurs irréprochables

Au printemps 1425 (il a 20 ans), Enea entend Bernardin de Sienne prêcher sur la Piazza del Campo à Sienne²⁸. Il fut très vivement impressionné par le prédicateur au point de vouloir entrer dans son ordre²⁹. Enea nous livre le cas de conscience qui l'amena à rencontrer Bernardin en personne :

Comme cela me concernait (puisque j'avais voulu un jour entrer dans l'ordre franciscain), je me rendis à Rome pour consulter Bernardin; il me dit qu'il n'était pas de l'avis du prédicateur et il me rendit un grand service³⁰.

Sa vocation ne fut pas de celles qu'on appelle contrariées, mais qu'Enea ait gardé de Bernardin une impression assez durable pour en faire l'image d'un pasteur irréprochable, n'est pas douteux. Dans la biographie qu'il consacre à Bernardin et aux frères de l'Observance, il souligne la force de persuasion de son éloquence, mais l'apparence physique du frère prêcheur est par elle-même tout aussi éloquente que sa parole :

Quand il parlait, en effet, il se montrait enjoué et de façon étonnante il amenait son public tantôt à pleurer tantôt à rire, et il fléchissait les esprits dans la direction qu'il voulait. Il faisait une telle chasse aux vices qu'il amenait tout un chacun à les prendre en horreur; mais il faisait un tel éloge des vertus qu'il entraînait tout un chacun à les aimer. Et parce que sa vie était sainte, sans aucune souillure de l'âme, lui qui vivait dans la pauvreté, marchant pieds nus, se contentant d'une seule tunique de laine, constamment dans les jeûnes et les prières, il attirait à lui les foules d'une manière étonnante, et sa parole inspirait confiance en lui. En effet, les bonnes mœurs inspirent une confiance particulière, car nous croyons purement et simplement aux hommes intègres davantage et plus facilement qu'à tous les autres³¹.

Bernardin, qui fut appelé à Rome en 1425 par le pape Martin V, refusa l'évêché de Sienne que le pontife lui proposait. Bernardin, canonisé le 15 mai 1450 par Nicolas V, bénéficiera toujours sous la plume d'Enea d'un jugement favorable. Dans l'*Historia Friderici III imperatoris*, il parlera d'un Bernardin

28. *Historia rerum Friderici III imperatoris*, dans A. F. Kollar, *Analecta monumentorum omnis aevi Vindobonensia opera*, Vienne, J. T. Trattner, 1761-1762, vol. 2, col. 175 : « *Nos eum Senis in foro sexaginta diebus predicantem audiivimus.* » (« Nous l'avons entendu prêcher pendant soixante jours sur la place de Sienne. »)

29. *De uiris...*, ouvr. cité, p. 38 (*De Bernardino Senensi*) : « *Is cum Senis predicaret, me intantum commouit, ut paululum abfuerit, quin et ego religionem suam ingrederer.* »

30. *Ibid.*, p. 41 : « *Que res cum me tangeret, (nam et ego uolui aliquando religionem intrare) Bernardinum usque Romam petii consuluique; qui id se negavit umquam comperisse bonamque mihi mentem fecit.* »

31. *Ibid.*, p. 37-38 : « *Erat enim in dicendo facetus mirisque modis homines nunc ad lacrimas, nunc ad risum trahebat, flectabatque mentes hominum, quocumque uolebat. uitia sic exterminabat, ut quoslibet in eorum horrorem adduceret; uirtutes uero sic commendauit, ut earum amorem quibuslibet induceret. et quoniam uita eius sancta erat sine animi macula, qui uiuebat in paupertate, nudis pedibus ambulans, unica tunica ex lana contentus, qui perseuerabat in ieiuniis et orationibus, miro modo populos alliciebat, fidemque eius faciebat oratio. precipuam enim mores faciunt fidem; nam probis uiris et magis et facilius de omnibus simpliciter credimus.* »

thaumaturge et faiseur de miracles : « Il n'est pas douteux qu'au nom du Christ il a guéri des maladies et accompli d'autres miracles³². » Remarque d'autant plus notable qu'en fait de phénomènes miraculeux, souvent multipliés par la croyance populaire de son temps, Enea se montrera ordinairement des plus circonspects.

Outre la biographie du *De uiris illustribus* qu'il lui consacra, il en fera l'interlocuteur principal de son dialogue *De somnio*. Le *Dialogus de somnio quodam*³³ fut écrit vraisemblablement pendant l'hiver 1453, en Allemagne³⁴, mais Enea le laissa inachevé, le manuscrit s'interrompant brusquement. Il était dédié au cardinal Juan Carvajal, vieille connaissance d'Enea. Ce ne fut que trois ou quatre ans plus tard qu'il le retrouva dans sa bibliothèque et qu'il l'adressa cette fois à son destinataire³⁵. Enea fait le récit d'un songe au cours duquel il se retrouve seul, errant dans un paysage inhospitalier où il finit par rencontrer saint Bernardin. Celui-ci lui propose de le guider dans un voyage en Enfer, au Purgatoire et au Paradis.

Par rapport à la *Commedia* de Dante, texte sous-jacent à ce songe-vision, Bernardin est à la fois un Virgile, qui défend la poésie, une Béatrice qui adresse de sévères reproches à la conduite d'Enea³⁶, un saint Bernard enfin, guide spirituel³⁷. Le choix de Bernardin s'explique non seulement par l'admiration indéfectible portée à cet homme par Enea, mais aussi par le souci de proposer aux lecteurs une figure d'autorité. En effet, Bernardin avait été canonisé au cours du jubilé de 1450, et il se substituait ainsi dans le *De somnio* aux autorités défaillantes dans la défense de la foi, au moment de l'avancée ottomane en Asie Mineure. Il incarne la foi militante, en même temps que la culture humaniste, « militante » elle aussi. Lorsque Bernardin rencontre Enea, il tance vertement celui-ci, alors évêque de Sienne, de consacrer plus de temps aux missions confiées par l'empereur Frédéric III qu'à ses charges épiscopales.

32. *Historia rerum Friderici III...*, ouvr. cité, col. 175 : « Hunc in nomine Iesu curasse morbos et alia patrauisse miracula non est ambiguum. »

33. Publié sous le titre *Tractatus*, dans G. Cugnoni, *Aeneae Silvii Piccolomini Senensis qui postea fuit Pius II P. M. Opera inedita*, dans *Atti della R. Accademia dei Lincei*, CCLXXX (1882-1883), serie III, 8, ristampa Farnborough, Gregg International, 1968, p. 234-299. — La première édition est celle de Rome, 1475 : *Eneae Silvii Piccolominei, qui et Pius secundus fuit, Dialogus*.

34. Enea Silvio Piccolomini, *Dialogo su un sogno*, con saggio introduttivo, traduzione e note di Alessandro Scafi, Torino, Nino Aragno, 2004, introduction, p. 29-30.

35. *Ibid.*, p. 30. La dédicace mentionne le titre de cardinal d'Enea, qu'il obtint le 17 décembre 1456, et est datée simplement du 31 mai. Il ne peut s'agir que de l'année 1457 ou 1458, puisqu'Enea fut élu pape le 19 août 1458.

36. *Ibid.*, p. 236-237. — Voir *Purgatorio*, XXXI.

37. *Ibid.*, p. 269 et suiv. lorsque Bernardin répond sur les questions touchant au libre arbitre et à la Providence. — Voir *Paradiso*, XXXI-XXXIII.

Tu es intervenu au concile de Bâle, tu t'es mêlé aux pompes du clergé, et, sectateur du schisme, tu as vénéré comme pontife un duc de Savoie. Puis tu t'es rendu auprès de l'Empereur, comme si tu ne t'étais pas assez abreuvé d'ambition au concile; tu as appris l'arrogance et le faste du monde, tu as suivi pendant plus de dix ans la cour, sentine de tous les vices [...]. Tu as abandonné peu après la chaste épouse [l'Église de Sienne], tu as laissé sans berger les brebis qui t'avaient été confiées [...]. Tu recherches la faveur de Frédéric, pour qu'il t'élève encore plus haut, grossisse tes bénéfices ecclésiastiques, augmente ta fortune, double tes honneurs. Quelle sera la limite de ton ambition? Qu'est-ce qui te comblera, si l'Église de Sienne ne te suffit pas³⁸?

Il est clair qu'Enea, dans cet examen de conscience, reflète ses propres doutes quant aux priorités à donner à ses fonctions, à l'heure où lui-même appelait chacun à remplir à son poste les devoirs qui lui incombaient. Il n'en reste pas moins qu'il délègue à Bernardin, l'infatigable zéléteur de la foi catholique, récemment promu aux autels, la fonction de guide des pasteurs de l'Église.

Des pasteurs irréprochables, c'est l'idéal qui animait les premiers temps du concile de Bâle. Enea y avait prononcé, le 4 avril 1437, un discours en l'honneur de saint Ambroise. Ce texte offre l'intérêt d'éclairer les idées de réforme dont Enea se faisait alors le porte-parole. Non sans quelque virulence et quelque ironie, il s'en prend à la négligence des évêques à l'égard des fidèles dont ils ont la charge et à l'esprit de lucre qui les détourne de leurs devoirs pastoraux :

Mais nous aujourd'hui (ô honte!) nous ne prenons pas souci des hommes, mais des richesses; notre intérêt ne va pas aux âmes, mais à l'argent et à l'or. On estime plus méritante une Église qui donne moins d'importance à son peuple qu'elle n'en donne à ses revenus. [...] C'est pourquoi, si nous continuons d'agir ainsi, je suggère que les clercs ne s'appliquent pas aux saintes lettres, comme les prédicateurs, mais à la table à calculer, comme les banquiers, car ainsi ils sauront s'élever à l'épiscopat, manier l'argent et tenir les comptes³⁹.

38. *Tractatus*, ouvr. cité, p. 236 : « *Interfuisti Basiliensi concilio, miscuisti te clericalibus pompis, et consecratus scismata, Sadaudiensem ducem ueluti pontificem adorasti. Deinde profectus ad Imperatorem, si non satis ambitionis apud concilium imbueras; secularem insolentiam fastumque didicisti; sentina omnium uitiorum, curiam supra decennium sequeris [...]. Sponsam modo castissimam deseris, oues tibi commissas sine pastore relinquis [...]. Frederici fauorem sectaris, qui te altius euebat, ecclesiastica beneficia cumulet, census augeat, honores adduplicet. Et quis erit unquam modus ambitionis tue? Quid tibi satis erit, si Senensis ecclesia non est satis?* » — À la veille de son élection, Enea cumulait 39 bénéfices, mais ne disposant d'aucun patrimoine familial, ses revenus assuraient pour l'essentiel ses frais de représentation : voir *Dialogo su un sogno*, ouvr. cité, p. 124 (n. 24).

39. Pii II P. M. olim Aeneae Syluii Piccolomini, *Orationes politicae et ecclesiasticae*, J. D. Mansi (éd.), Lucae, 1755-1759, pars I, p. 43-44 : « *At nos hodie (proh pudor) non hominum, sed pecuniarum gerimus curam; non animabus, sed argento studemus, et auro. Illa dignior aestimatur Ecclesia, non cui major est populus, sed cui major est redditus. [...]. Quare, si ita pergimus agere, suadeo ne sacris literis ut praedicatores, sed abaco, ut nummularii studeant clerici, quia sic ad Episcopatum uecti, tractare pecunias, et deddere calculum scient.* » (*Oratio habita Basileae in Divi Ambrosii celebritate*, p. 39-52.)

Ces accents ne peuvent étonner pour peu que l'on se souvienne de l'auditeur passionné de Bernardin de Sienne, lequel refusa trois fois par humilité la dignité épiscopale, et qu'on prenne en considération les aspirations à une Église modelée sur la pauvreté évangélique, telles qu'elles s'exprimaient au concile et dont Enea se fait ici l'écho. D'Allemagne, en particulier, venaient les critiques les plus virulentes contre une Église accusée de trahir sa mission pastorale et jugée par trop possédante.

Il faut noter que cette dénonciation de la « cupidité » (*avaritia*) chez les pasteurs indignes s'insère dans un discours qui est un éloge de saint Ambroise, Père de l'Église. En ses écrits, comme le montre la citation qui suit, Enea voit une justification du contenu éthique de la poésie profane, de l'universalité des valeurs morales, et il dégage de la science patristique les composantes d'une culture profane assimilée par la sagesse chrétienne :

Son exemple est un bon démenti pour ceux qui interdisent à un homme d'Église les poètes et les orateurs, suivant le modèle, à mon avis, de Platon et de Jérôme, le premier pour avoir exclu les poètes de sa cité, le second pour avoir dit qu'un ange l'avait rabroué en raison de son trop grand attachement à Cicéron. Mais qu'ils écoutent Jérôme, ceux qui s'appuient sur l'autorité de Jérôme ; c'est bien ainsi qu'il parle à Damase au sujet de la figure de la femme captive du *Deutéronome* : « Nous faisons souvent de même quand nous lisons les philosophes, quand nous tombent entre les mains leur livres ou ceux de la sagesse profane ; si nous y trouvons quelque chose d'utile, nous le transposons dans notre dogme ». [...] Ainsi faisait souvent Ambroise à propos des poètes ; en effet, il ne leur prenait pas tout indistinctement, mais seulement là où ils exaltent les vertus et foudroient les vices ; mais pour le reste, tout comme Ulysse qui craignait – à ce que rapportent les poètes – le chant des Sirènes, il se bouchait les oreilles⁴⁰.

Il ne saurait y avoir conflit entre culture chrétienne et lettres profanes. En connaisseur des unes et de l'autre, en admirateur de saint Jérôme, Enea plaide pour une formation humaniste et chrétienne à l'encontre d'une tradition

40. *Ibid.*, p. 47-48 : « Videturque et ille mihi, et ante Episcopatum et postea oratorios codices lecticasse ; nec enim verborum delicias omisit, nec flosculos eloquentiae saecularis. Cujus exemplum valde eos refellit, qui poetas et oratores ecclesiastico viro interdiciunt, Platonem ut existimo, imitati, atque Hieronymum, quorum alter poetas ex sua civitate exclusit, alter ideo se ab Angelo verberatum dicit, quod Ciceroni nimium inhaereret. Sed audiant Hieronymum qui Hieronymi auctoritate se fulciunt ; ad Damasum quidem proposita figura Deuteronomii de muliere captiva sic ait : Ita et nos facere solemus, quando Philosophos legimus, quando in manus nostras libri eorum veniunt, vel sapientiae saecularis ; si quid in eis utile reperimus, ad nostrum dogma convertimus. [...] Sic de poetis Ambrosius factitabat ; nec enim omnes passim admittebat, sed tunc solummodo, cum aut virtutes extollunt, aut vitia effulminant ; in reliquis vero non aliter quam ipsi poetae afferunt de Ulisse Sirenarum cantus timenti, aures obturabat. » — Les allusions concernent la *République* de Platon (III, 386a-392c) et deux lettres de saint Jérôme. Voir Saint Jérôme, *Lettres*, texte établi et traduit par J. Labourt, Paris, les Belles Lettres, 1949, t. 1, p. 145 (*Ad Eustochium*, XXII), celle où se trouvent les mots fameux « Ciceronianus es, non Christianus » ; *ibid.*, p. 93 (*Ad Damasum*, XXI) d'où est tirée la citation presque littérale. — La question de la valeur éthique de la poésie païenne, du sens caché des fables avait été soulevée par Boccace dans son *Trattatello in laude di Dante* et dans sa *Genealogia deorum gentilium* (XIV), et relayée au début du xv^e siècle par Coluccio Salutati (*De laboribus Herculis*).

scolastique dévitalisée. On voit se constituer ainsi chez Enea la figure du prélat acquis aux études d'humanité, l'homme de lettres, homme d'Église, dont son correspondant polonais, le cardinal de Cracovie, Zbigniew Olesnicki, est un bon exemple. Dans la lettre qu'il lui adresse, le 27 octobre 1453, sur le thème de la défense de la poésie classique, il remarque que la patristique n'a pas prononcé de condamnation définitive des poètes païens. Enea relit contextuellement le passage de la lettre de saint Jérôme à Damase (XXI, 13) : sa condamnation de la poésie et de la philosophie est dirigée contre leur ignorance de la vérité chrétienne, elle ne contient pas une critique en absolu, mais relative à la bonne ou mauvaise manière de les lire⁴¹. Il est à noter que la bibliothèque de Pie II, dans laquelle figurait en bonne place, comme il se doit, la littérature chrétienne, comprenait également quelques volumes de poésie profane, illustrée par ces auteurs auxquels Enea fut toujours profondément attaché⁴².

Critique des prélats indignes et réforme des mœurs ecclésiastiques

Qu'il y eût des pasteurs indignes, on constate qu'Enea en fut toujours conscient avant, et surtout après son élection pontificale. Il existe chez lui une ligne de cohérence dans la critique d'un certain nombre d'abus dans la vie ecclésiastique dont la dénonciation était assez générale en son temps. Mais il y avait une grande différence entre son point de vue et les conséquences qu'en Allemagne on tirait de cette critique, où le refus des prélats de contribuer de leurs personnes aux versements réclamés par Rome se greffera sur des revendications conciliaristes et sur un antipapisme déclaré. On y supportait mal le refus du pape de ratifier les élections des prélats, les réservations de bénéfices, les exigences en matière de paiements d'annates. Toutes ces plaintes furent émises au cours de la diète de Francfort, en mars 1457, tenue par les Électeurs malgré l'interdiction de l'empereur. L'opposition au pape et l'opposition à l'empereur exprimaient une même

41. *Ibid.*, p. 133 : « *Interrogatus ille, philosophosne Christiani poetasve queant salva conscientia legere, non omnibus negat, sed illis negat, quibus animus est in eorum lectione requiescere.* » (« Interrogé sur la possibilité pour les chrétiens de lire les philosophes et les poètes, il ne le leur refuse pas à tous, mais à ceux qui ne les lisent que par délassement. ») Ce passage était cité dans le discours prononcé par Enea pour la fête de saint Ambroise : voir *supra*.

42. *Opera inedita...*, ouvr. cité, p. 17-19. Il s'agit d'un catalogue des livres de la bibliothèque de Pie II établi par Fabio Chigi (futur pape Alexandre VII) dans la première moitié du XVII^e siècle : « *Metamorphosis Ovidii, Terentii, et Plauti Commediae aliquot, Persii Satyrae, Iuuenalis Satyrae cum notis, Horatii postillatus...* »

revendication d'autonomie et d'indépendance⁴³. L'archevêque de Mayence, Dietrich von Erbach, était à la tête de cette opposition. Son chancelier, Martin Mayr, s'en fit le porte-parole dans une lettre adressée à Enea Silvio, probablement à l'été 1457. Tout en le félicitant d'avoir obtenu la pourpre cardinalice, il lui expose tous les griefs de la nation allemande :

[...] et l'on voit manifestement qu'il [le pape] méprise notre nation et la met complètement à sec. Il est patent que les élections des prélats sont indistinctement rejetées, que les bénéfices et les dignités de toute sorte sont réservés aux cardinaux et aux protonotaires [s. e. de la Curie]. [Il accuse Enea lui-même de réservations] [...] On imagine mille moyens permettant au Siège romain de nous soutirer notre or (comme à des Barbares) de manière astucieuse, et pour ces raisons, notre nation autrefois illustre, qui a acquis l'Empire romain avec son courage et avec son sang et a été maîtresse et souveraine du monde, est à présent réduite à la misère, devenue servante et tributaire⁴⁴...

Parmi les réponses adressées par Enea à Martin Mayr, la plus célèbre est celle qui a été publiée dès 1496 sous le titre *De situ, ritu et moribus Germaniae descriptio*, bien qu'en réalité ce titre ne recouvre que le contenu de la seconde partie de la réponse. Celle-ci a été composée entre la fin de 1457 et le début de 1458⁴⁵. Elle est précédée de la première lettre de Martin Mayr (celle datée du 31 août) à Enea. Ce texte se présente donc comme une réponse aux accusations de Mayr : rapacité de la Curie romaine, mise en coupe réglée de la nation allemande, responsabilité de l'Église dans la décadence de l'Allemagne. La première partie est une réponse aux références conciliaires des revendications allemandes et aux exigences de réforme de l'Église. Pour Enea, l'expérience du concile de Bâle l'a convaincu que les intérêts personnels des princes ont constamment entravé son action réformatrice. L'énergie déployée par Calixte III dans la lutte contre les Turcs, les

43. Sur ces questions, voir Francis Rapp, *Les caractères nationaux au sein de la chrétienté occidentale. L'Allemagne*, dans *Histoire du Christianisme des origines à nos jours. Tome VII. De la Réforme à la Réformation (1450-1530)*, sous la responsabilité de Marc Vénard, Paris, Desclée, 1994, p. 309-327. La « Pragmatique Sanction » ébauchée par les princes entendait affirmer l'indépendance d'une Église nationale allemande par rapport aux ingérences de Rome confirmées par le Concordat de Vienne.

44. AENEAE SYLVII PICCOLOMINEI SENENSIS, *qui post adeptum Pontificatum Pius eius nomini Secundus appellatus est, opera quae extant omnia...* / Basileae / ex officina Henricpetrina, 1571, mense Augusto [1086 p.], p. 1035 : « [...] nationemque nostram contemnere et prorsus exhaurire uidetur. Constat enim electiones Praelatorum passim rejici, beneficia dignitatisque cuiusvis qualitatis et cardinalibus et prothonotariis reservari. [...] excogitantur mille modi, quibus Romana sedes aurum ex nobis (tanquam ex Barbaris) subtili extrahat ingenio, ob quas res, natio nostra, quondam inclyta, quae sua uirtute suoque sanguine, Romanum imperium coemit, fuitque mundi domina ac regina nunc ad inopiam redacta, ancilla et tributaria facta est. » (Lettre écrite d'Aschaffembourg.) L'édition mentionne la date du 31 août (« pridie Calendis Septembris »). Si l'on considère que la lettre d'Enea, datée du 8 août, est une réponse à celle de Mayr, la date de cette dernière est fautive, à moins de supposer qu'elle n'ait été précédée d'une autre lettre justifiant la réponse d'Enea du 8 août. — L'essentiel de ces revendications seront reprises et développées par Luther, dans son manifeste *À la noblesse chrétienne de la nation allemande* (1520).

45. La dédicace au cardinal de Saint-Chrysogone, Antonio de la Cerda, est datée du 1^{er} février.

succès obtenus, prouvent l'efficacité d'une autorité unique dans l'Église⁴⁶. Il souligne ses liens privilégiés avec la nation allemande dont il a servi les intérêts au long de sa carrière⁴⁷.

Quant à la Curie, institution humaine, il en reconnaît les défauts : « Nous avouons que dans la Curie romaine, qui est régie par des hommes, tout n'est pas reluisant, et beaucoup de choses méritent d'être corrigées⁴⁸. » De même qu'Enea dénonçait déjà dans le concile les intérêts égoïstes comme la cause de son inefficacité, de même dénonce-t-il dans la soif de l'or la contradiction entre « l'habit » et le « moine » :

Aucun animal n'est plus rusé que l'homme, nul n'est plus trompeur, nul plus fraudeur. Il y a en l'homme mille subterfuges, mille artifices de tromperie, mille moyens de faire du mal, il porte une chose dans son cœur, une autre sur ses lèvres. Souvent il paraît mépriser l'or alors qu'il en est particulièrement assoiffé. Nous avons vu parfois des religieux [moines] qu'on appelle mendiants, affichant leur mépris de l'or, et qui, à leur mort, laissaient un gros pécule⁴⁹.

Il ne se fait pas faute de dénoncer, comme l'une des principales causes de l'appauvrissement des Églises, les gaspillages entraînés par les conflits intérieurs, les largesses, le train de vie luxueux des prélats : « [...] car le ventre que sert une foule de cuisiniers rase au sol les édifices des vertus⁵⁰. »

Les *Commentarii* constituent un témoignage de première main sur le regard que portait Enea-Pie II sur les prélats de la Curie romaine. Il ne connaissait pas très bien celle-ci, lui qui avait vécu beaucoup en Allemagne où il avait fait pourtant l'expérience difficile de la vie de cour, transposée dans un texte écrit d'une plume acide, le *De curialium miseriis*⁵¹. Son élection lui valut des inimitiés et des jalousies, mais il sut trouver à la Curie des hommes de valeur dont il fit ses proches collaborateurs. Cependant, il ne ménage pas, dans ses *Commentaires*, sorte de mémoire en défense de son

46. Aeneas Silvius, *Germania* (und Jakob Wimpfeling *Responsa et replicae ad Eneam Silvium*), herausgegeben von Adolf Schmidt, Böhlau, Köln, 1962, p. 19 (I, 10).

47. *Ibid.*, p. 36 (I, 38). Voir *Commentarii*, ouvr. cité, p. 93-94 (I, 33) : « [...] nam Eneas Germanorum semper et laudator et defensor extitit, non modo in cardinalatu, uerum etiam in pontificatu maximo. » (« [...] car Enea se fit toujours le laudateur et le défenseur des Allemands, non seulement pendant son cardinalat, mais encore pendant son pontificat. »)

48. *Ibid.*, p. 38 (I, 40) : « Fatemur in Romana curia, quam regunt homines, non omnia esse nitida et plurima fieri digna correctione. » Lapo da Castiglionchio, dans le *De commodis curiae* (1438), critiquait la présence des « malhonnêtes » (*improbi*) qui déshonoraient la Curie, mais les reproches de Mayr auxquels doit répondre Enea visent le clientélisme, les privilèges accordés dans la nomination aux bénéfices.

49. *Ibid.*, p. 39 (I, 41) : « Nullum animal homine versutius est, nullum fallacius, nullum insidiosius. Mille sunt in homine latebre, mille fallendi artes, mille nocendi modi, aliud in corde, aliud in ore gerit. Sepe contemnere visus est aurum qui sitientissimus eius fuit. Religiosos nonnunquam vidimus, quos mendicantes appellant et auri contemptores videri volunt, cum vivendi finem fecissent, magnum peculium reliquisse. »

50. *Ibid.* p. 112 (II, 34) : « [...] quia venter cui cocorum multitudo deservit aedificia virtutum ad solum redigit. »

51. *De curialium miseriis*, dans *Epistolarium seculare*, ouvr. cité, p. 393-421.

pontificat, ceux qui, à ses yeux, entravèrent son action ou desservirent la cause de l'Église romaine, en donnant d'eux-mêmes des exemples de comportement indignes d'elle. Ces pages furent à tel point regardées comme dangereuses pour l'image de l'Église catholique romaine au moment de la Contre-Réforme qu'elles furent censurées dans l'édition des *Commentarii* de 1584. Il faut sans doute faire la part, dans les critiques d'Enea, non seulement d'une intransigeance qu'expliquait sa nouvelle fonction, mais aussi d'une réalité confirmée par d'autres sources.

Dans les toutes dernières pages du premier livre des *Commentarii*⁵², le récit qu'il nous livre du conclave dont il sortit élu, le 18 août 1458, est un des plus fréquemment cité par les historiens, parfois avec quelques intentions polémiques. Il faut le lire en tenant compte du contexte dans lequel le Collège affirmait sa prérogative de surveillance et de contrôle du pape dans l'exercice de son pouvoir, et faisait ainsi prévaloir sa conception oligarchique de l'Église, qui sentait encore son conciliarisme. L'affirmation du pouvoir collégial dans l'Église romaine impliquait la volonté de limiter l'exercice abusif de la *plenitudo potestatis* pontificale⁵³. Le récit d'Enea est en grande partie construit sur l'affrontement entre le très riche et influent cardinal Guillaume d'Estouteville, parent de Charles VII, archevêque de Rouen⁵⁴, et lui, et sur le tableau peu reluisant des cardinaux, de leurs brigues et de leurs conciliabules dans les « latrines » du conclave. À en croire Enea, d'Estouteville, le candidat français, tente de déconsidérer auprès des indécis la candidature d'Enea :

Tu nous donneras donc un pontife atteint de la goutte et pauvre ? Comment un pape pauvre pourra-t-il soulager une Église pauvre ? Un malade viendrait au secours d'une malade ? Il est arrivé récemment d'Allemagne ; nous ne savons rien de lui : peut-être voudra-t-il y transférer la curie. Quelles sont ses connaissances ? Mettrons-nous un poète sur le trône de Pierre ? Et gouvernerons-nous l'Église selon des principes païens⁵⁵ ?

52. *Commentarii*, ouvr. cité, p. 98-106 (I, 36). Ce chapitre a été aux trois quarts censuré dans l'édition de 1584.

53. Sur l'idée d'Église, voir *Histoire du Christianisme...*, ouvr. cité, t. 6, p. 279-297 ; sur le Collège, voir M. Pellegrini, « Pio II, il Collegio cardinalizio e la Dieta di Mantova », dans *Il sogno di Pio II e il viaggio da Roma a Mantova*, Atti del Convegno internazionale, Mantova, 13-15 aprile 2000, Firenze, Leo S. Olschki, 2003, p. 34 et suiv. ; voir aussi B. Baldi, *Pio II e le trasformazioni dell'Europa cristiana (1457-1464)*, Milano, Edizioni Unicopli, 2006, p. 3-28, où sont examinés les points de vue des historiens sur le rapport entre le conclave et la situation politique de 1458.

54. Guillaume d'Estouteville (v. 1403-1483), dit le cardinal de Rouen, cardinal-prêtre de San Martino ai Monti, se signala par son soutien à Eugène IV, et par son rôle dans la réhabilitation de Jeanne d'Arc : ce fut lui qui ouvrit les informations juridiques pour la révision du procès.

55. *Commentarii*, ouvr. cité, p. 99 (I, 36) : « *Pedibus laborantem et pauperem nobis pontificem dabis ? quomodo releuabit inopem Ecclesiam inops ? egrotantem egrotus ? ex Germania recens uenit ; nescimus eum ; forsitan et curiam eo traducet. que sunt in eo littere ? poetam ne loco Petri ponemus et gentilibus institutis regemus Ecclesiam ?* »

D'Estouteville met en avant sa richesse, sa compétence de canoniste, ses appuis, ses largesses à venir, tant et si bien qu'il parvient à attraper des « mouches » :

[...] comme les mouches, ils se laissaient attraper, victimes de leur avidité. On vendait la tunique du Christ sans le Christ. La plupart des cardinaux se réunirent dans les latrines [...] Digne lieu pour l'élection d'un tel pape⁵⁶!

Enea peint au vitriol des cardinaux alléchés par des promesses de grand seigneur. Dans le discours de son adversaire, il expose tous les motifs qui pourraient le desservir aux yeux des autres membres du Collège : sa mauvaise santé, sa pauvreté – par comparaison, Estouteville était commendataire de nombreux évêchés – sa « germanophilie », son passé de poète plus ou moins sulfureux, incompatible avec la fonction de gardien du dogme. Habile rappel, à vrai dire, qui construit au seuil du pontificat l'image d'un homme sans ressources matérielles, purifié par sa pauvreté même, étranger aux grenouillages de la Curie, celle d'un prélat intègre, qui semble écrasé par la stature du puissant, vénal, simoniaque⁵⁷.

Les *Commentarii* sont, de ce point de vue, une réponse aux critiques que Piccolomini eut à essuyer. Ils sont construits sur une opposition entre les « mauvais » cardinaux, qui représentent si mal l'Église, et le pape, qui l'incarne au contraire si bien. Le 5 mars 1460, en consistoire secret, il propose une liste de promouvables pour le cardinalat, des hommes sur la fidélité desquels il puisse compter. Pie II saisit l'occasion pour adresser aux membres du Collège une critique sévère des mœurs curiales qu'il entend réformer :

Vous êtes en cause vous aussi, qui n'observez pas le sérieux et la sainteté dignes de ce haut rang ; en effet, vous menez une vie telle que vous ne paraissez pas être élus pour gouverner l'Église, mais appelés à jouir continuellement des plaisirs. Vous ne vous abstenez ni des chasses, ni des fêtes, ni de la compagnie des femmes, vous faites donner des festins plus somptueux qu'il ne conviendrait, vous endossez des vêtements trop coûteux, vous regorgez d'or et d'argent⁵⁸.

Cette critique n'est pas nouvelle sous sa plume, si l'on se souvient qu'il l'avait formulée dans la *Germania* à l'égard du train de vie des prélats allemands, accusés de capter les richesses. Elle prend un relief particulier

56. *Ibid.*, p. 99-100 (I, 36) : « [...] quasi musce capiebantur abdomine, uendebaturque Christi tunica sine Christo. Conuenere apud latrinas plerique. [...] dignus locus in quo talis pontifex eligeretur. »

57. *Ibid.*, p. 101 (I, 36).

58. *Ibid.*, p. 251-52 (IV, 9) : « Uos quoque in causa estis, qui non eam grauitatem ac sanctimoniam seruatis que hoc sit culmine digna ; ita enim uiuistis ut non ad rempublicam gubernandam electi, sed ad uoluptates perfrundas uocati uideamini. non uenationes, non ludos neque feminarum consuetudinem euitatis, conuiuia opulentiora quam deceat instruitis, uestimentis utimini nimium pretiosis, auro et argento abundatis. »

dans les *Commentarii*, où il dénonce ces vices à travers une galerie de hauts dignitaires ecclésiastiques dépeints comme incompetents et indignes de leur charge. Pie II n'était pas un homme de la Curie, du sérail dirions-nous, et on lui doit cette justice qu'il n'avait pas mené, pendant son cardinalat, une vie de nabab. Il conservera pendant son pontificat des habitudes d'austérité – probablement par tempérament, mais aussi par conviction – que s'accordent à reconnaître ses premiers biographes, G. Campano et Platina.

Parmi les portraits où Enea exerce à l'encontre des vices de certains cardinaux une ironie plus bienveillante, il faut retenir celui de Rodrigue Borgia, le futur Alexandre VI, avec lequel il avait entretenu des liens de sympathie. Neveu de Calixte III Borgia, il avait été fait cardinal par son oncle, en février 1456, à l'âge de 25 ans, malgré les résistances du Sacré Collège. Enea-Pie II commentera ce choix commandé par un favoritisme abusif :

Il était évident que l'on prenait comme cardinaux non pas des hommes qui veilleraient aux intérêts de l'Église, mais des hommes dont l'Église servirait les intérêts ; c'est une faute, il est vrai courante, que d'attribuer des dignités à un homme et non un homme à une dignité⁵⁹.

Puis, le cardinal Rodrigue Borgia avait été nommé vice-chancelier. Or, en mai 1463, il fit partie de la suite de Pie II, lorsque celui-ci décida de se rendre à Ostie pour en visiter les ruines. Le pape raconte qu'une violente tempête éclata pendant la nuit. Sous les trombes d'eau, sous les rafales de vent, les domestiques de Borgia abandonnèrent leurs tentes à l'orée du bourg, et coururent, nus, se piquant dans l'obscurité à des chardons, jusqu'à leur maître :

Spectacle pitoyable ! Enfin, couverts de sang, transis de froid, et quasiment hors d'eux, ils se rendirent auprès du vice-chancelier, qui se trouvait dans le palais épiscopal, épouvanté par la violence de cette terrible tempête. Quand il vit que ses gens avaient abandonné les tentes et étaient arrivés là tout nus, il ne demanda pas s'ils étaient tous saufs, mais où ils avaient mis l'argent – tellement l'amour pour l'or peut être plus grand que l'amour pour les hommes – et il ne parvint à se consoler que lorsqu'il apprit que l'argent avait été sauvé⁶⁰.

59. *Ibid.*, p. 88 (I, 30) : « *Palamque factum est cardinales non eos assumi qui consulant ecclesie, sed quibus ecclesia ipsa consulat, quamvis commune hoc uitium est dignitates homini, non dignitati hominem condonari.* » — Commentaire censuré, on ne s'en étonnera pas, dans l'édition de 1584 des *Commentarii* par Francesco Bandini.

60. *Ibid.*, p. 698 (XI, 19) : « *Miserabile uisu cruenti tandem et gelu rigentes ac propemodum stupidi ad uicecellarium peruenere in palatio iacentem et horride tempestatis impetum formidantem. qui, ubi suos uidit relictis tentoriis aduenisse nudos, non salui ne omnes essent, sed ubi posuissent argentum interrogauit ; tanto est maior auri quam hominis cura. nec unquam consolatus est nisi postquam saluum esse argentum didicit.* » La traduction en citation est extraite de *Mémoires d'un pape de la Renaissance. Les Commentarii de Pie II, présentés et annotés* par Ivan Cloulas et Vito Castiglione Minischetti, Paris, Tallandier, 2001. Texte non intégral (les coupures ne sont pas indiquées). Traduction établie à partir de l'édition de L. Totaro et du manuscrit Reginense latino 1995 pour le livre XIII.

Sous l'anecdote, le trait est acéré et vise à peindre, sous la cupidité du prélat, l'insatiable passion humaine pour la possession matérielle, et surtout l'égoïsme en contradiction avec l'amour du prochain. Le cœur est sec sous la pourpre, et c'est un de ces constats qui font la richesse des observations morales des *Commentarii*, non point parce qu'elle touche au prélat (la fonction), mais parce qu'elle vise à l'universalité humaine (la nature).

La critique est souvent dure à l'encontre de certains individus dont Pie II s'attache à ciseler les vices en un pur médaillon, comme le portrait de Jean Ambroise de Cambrai, cardinal d'Alet :

Il y avait dans la Curie romaine l'évêque d'Alet que nous avons déjà mentionné, un homme rusé et fourbe, prêt à toutes sortes de tromperies, remarquable ouvrier en fait de simonie, beau parleur, de belle allure, de conversation agréable, ouvertement gaspilleur, attentif à s'enrichir ; dépensant tout en soupers et en prostituées, il n'hésitait pas à mentir et à se parjurer par appât du lucre⁶¹.

Les *Commentarii* nous introduisent dans le secret de ses âpres discussions qui président parfois au choix des nouveaux cardinaux. Ainsi, lors du consistoire du 14 décembre 1461, Pie II eut beaucoup de mal à faire approuver le choix de l'évêque d'Arras, Jean de Jouffroy, dénoncé comme un homme impulsif, vénal et inconstant, propre à semer la discorde au sein du Collège. Pie II connaissait fort bien les défauts du personnage, mais expliqua que son choix était commandé par la diplomatie : le nouveau roi de France, Louis XI, s'était engagé à abroger la Pragmatique Sanction, et demandait en échange la nomination de Jouffroy. Le choix de Jouffroy, malencontreusement imposé par la politique, se révéla par la suite catastrophique, ainsi qu'en convient Pie II lui-même, en brossant un portrait sans demi-teintes du cardinal français qui, selon lui, avait bien caché son jeu :

En fait, avant d'être élevé au cardinalat, Arras s'était bien appliqué à dissimuler sa nature perverse et, se donnant l'apparence d'un homme cultivé grâce à son bavardage dans les discussions, il voulut aussi passer pour un homme bon en jouant le vertueux. Mais une fois reçu le chapeau rouge, il ne put se contenir davantage et, lâchant toutes les brides, se laissa aller à toutes sortes de scélératesses. [...] Voué à l'ivresse et à la crapule, Arras ne manquait pas non plus de se livrer au troisième des vices, la luxure. Amateur de femmes, il passait souvent ses nuits et ses jours au milieu des prostituées⁶².

61. *Ibid.*, p. 263-64 (IV, 19) : « *Erat in curia romana episcopus electensis quem nominauimus, homo uersutus et fallax, ad omnes fraudes paratus, symonie egregius artifex, loquendi peritus, aspectu pulcher, conuersatione gratus, profusus in exponendo, attentus in acquirendo; nam omnia cum in cenis meretricibusque consumeret, nec mentiri neque peierare luvrandi causa uerebatur.* » — Compromis comme faussaire dans une vente de dispense de mariage, Pie II se montra plus indulgent à son égard que le Parlement de Paris qui lui confisqua ses biens.

62. *Ibid.*, p. 779-780 (XII, 36) : « *Atrebas enim ante cardinalatum peruersam naturam summo studio textit et, cum doctus appareret garrulitate disputationum, uideri etiam bonus uoluit imitatione uirtutum, at ubi rubeum pileum consecutus est, cum se amplius continere nequiret, solutis habenis in omne scelus erupit.* [...] [p. 782] *Atrebas, ebrietati*

Il faut replacer ces critiques dans le projet d'ensemble qui préside à la rédaction des *Commentaires*. Pie II entend laisser une histoire de son pontificat, identifiée à l'action qu'il y aura menée. Cette action, menée dans des domaines plus temporels que spirituels, plus politiques qu'évangéliques, imposée par la situation internationale, se confond avec l'exercice plein et entier de la *potestas* du souverain pontife, et laisse peu de place à une conception collégiale, où le pape n'est que le *primum inter pares*. Aussi, les *Commentaires*, s'ils sont centrés sur l'action d'un homme, construisent-ils une image de cet homme identifié à sa fonction, une image exemplaire du chef de l'Église.

L'icône du pape, « miles Christi »

La figure par excellence, ou par primauté, de l'homme d'Église, c'est celle du souverain pontife. Les *Commentaires* édifient pour la postérité, grande consommatrice de gloires frelatées, l'image – l'image édifiante et inattaquable – où elle pourrait mieux reconnaître l'unité de sa personnalité. Ils sont le « monument », au sens étymologique du terme, bâti par Pie II pour Pie II, l'autre monument étant la ville de Pienza. Que l'image soit manipulée importe moins que le résultat de cette manipulation. C'est la fonction elle-même qui doit être inattaquable : celle du successeur de Pierre. Il incarne l'Église apostolique.

Pie II prononce, le 20 octobre 1460, en consistoire public, devant les cardinaux et les magistrats romains, un discours sur sa politique étrangère. Répondant aux critiques sur son soutien à Ferrante, roi de Naples, contre la rébellion, il veut montrer qu'il s'agit d'une cause juste, que le Saint-Siège défend un souverain légitimement investi. La guerre a été imposée par le prétendant français, Jean d'Anjou. Pie II se présente comme un homme profondément convaincu des bienfaits d'une paix juste :

Rien ne nous est plus cher que la paix [...]. Nous haïssons la guerre qui n'ait pas pour but la paix ; nous avons horreur des massacres, nous n'avons pas soif de sang humain, et il n'appartient pas à notre Siègne d'empoigner l'épée et de semer les discordes. Notre âme a toujours aspiré à la tranquillité et à la paix de nos sujets ⁶³.

et crapule deditus, quos est tertium uitium, libidinem, non neglexit. mulierosus inter scorta sepe dies noctesque duxit. » (Passage censuré dans l'édition de 1584.) — Jean Jouffroy (1412-1473).

63. *Ibid.*, p. 309 (V, 4) : « *Nihil nobis pace carius est [...]. odimus bellum, cuius finis non est pax; horremus strages hominum nec sanguinem sitimus humanum nec nostre sedis est ferrum stringere aut discordias serere. quietem noster animus et subditorum pacem semper potauit.* »

Pie II veut offrir l'image du souverain amant de la tranquillité publique. Il a été forcé à la guerre, mais ne poursuit d'autre but que la pacification. Il s'agit clairement ici de la sauvegarde de la paix en l'Italie, dont le pape se pose en défenseur, dans la continuité de la politique d'équilibre de son prédécesseur Nicolas V. Les prétentions françaises sont dénoncées comme facteur d'instabilité dont les répercussions se font sentir dans les États pontificaux eux-mêmes. Pie II se montre ainsi le meilleur garant de la paix extérieure et intérieure. Il apparaît comme le prince juste.

L'attitude de Pie II en la circonstance peut être rapprochée de la réponse qu'il fera à l'automne 1462 à l'ambassadeur Bernardo Giustiniani, envoyé par la République de Venise pour plaider le pardon du pape à Sigismond Malatesta, réduit aux abois au terme de la lutte sans merci menée par le pontife contre son vassal félon, déclaré hérétique. Pie II explique à l'ambassadeur pourquoi la fermeté devient une exigence de l'homme d'État lorsque le bien commun de la communauté est menacé par l'intérêt particulier. Si l'Évangile montre la voie du pardon pour les coupables repentants, on y trouve aussi la nécessité de couper le membre malade qui met en danger le corps tout entier :

Le pasteur prévoyant éloigne du troupeau les brebis malades, les médecins tranchent ou brûlent les chairs pourries dans un corps humain [...]. Tout ce qui nuit au corps doit être soustrait. Ce n'est pas de la pitié que d'épargner un seul membre et mettre en danger le corps tout entier. Le Seigneur dit : "Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi" [Mt, XXIX] et il affirme qu'il vaut mieux "entrer dans la vie éternelle avec un œil et un pied que d'être envoyé dans la géhenne de feu avec deux pieds et deux yeux" [Mt, XVIII, 8]. [...] Ces paroles avertissent ceux qui gouvernent les cités et ceux qui commandent aux peuples de se débarrasser des citoyens dangereux pour l'État afin qu'ils ne nuisent pas à la communauté⁶⁴.

Soulignons-le : dans les différents discours que nous avons rapportés, Pie II affirme très clairement son autorité. Dans celui qu'il adresse, à Viterbe, en septembre 1460, aux délégués venus le prier de regagner Rome, il déclare que les Romains n'obéissent pas en sa personne à un quelconque souverain temporel :

Celui auquel vous obéissez est le plus grand de tous : l'évêque de Rome, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, dont tous les rois désirent baiser les pieds ; il est

64. *Ibid.*, p. 623-624 (X, 27) : « *Prouidus pastor morbidas oues e grege procul abiicit, medici ex humano corpore putridas carnes ferro demunt et cauterio [...]. amouenda sunt omnia que corpori nocent. non est pietas uni membro parcere et totum corpus in discrimen adducere. si oculus tuus, inquit dominus, scandalizat te, abscide eum et proice abs te, et asserit melius esse cum uno oculo et uno pede entrare in uitam eternam quam duos oculos aut duos pedes habentem mitti in gehennam ignis. [...] admonentur rectores urbium populorumque duces perniciosos reipublice ciues e medio tollere ne multitudini officiant.* »

justement appelé roi des rois, et souverain des souverains pour la déférence envers le Christ, qu'il remplace sur terre⁶⁵.

Des *Commentarii* émerge donc la figure d'autorité pleine et entière du pontife, non seulement dans l'exercice spirituel de sa *plenitudo potestatis*, mais aussi dans l'exercice de ses prérogatives temporelles.

De cette affirmation de la prérogative de la *plenitudo potestatis*, la cérémonie de la translation du chef de saint André, à Rome, au cours de la Semaine Sainte de l'année 1462, donne un bon exemple. La grandiose procession, minutieusement décrite, où Pie II a obligé le collège des cardinaux au grand complet à défilé dans le cortège, l'ostension de la relique à une foule émue, sont la manifestation de l'unité du peuple chrétien autour de ses martyrs et du chef de l'Église, de la volonté de Pie II à exprimer cette unité en sa personne et en celle des cardinaux auxquels il n'est pas fâché d'imposer la « pénitence » de parcourir à pied le chemin de la procession :

Et quelques-uns qui avaient été élevés dans les douceurs de la vie et pouvaient à peine faire une centaine de pas si ce n'est à cheval, parcoururent aisément ce jour-là deux mille pas dans la boue et dans l'eau, sous le poids de leurs vêtements sacrés. Guillaume [d'Estouteville], évêque d'Ostie, porta non sans peine, lui qui était noble et de sang royal, le poids de sa chair, car il était gros et âgé. Alain [de Coëtivy], cardinal de Sainte-Praxède, grand et gras, avec un gros ventre, n'eut pas trop de difficultés à transporter la masse de son corps⁶⁶.

Son projet de croisade contre le Turc, qui fut la grande idée de son pontificat, le but pour lequel il déploya tant de force de conviction face aux princes chrétiens peu enthousiastes, se heurte aux hésitations des grands États italiens (Florence et Venise). Le 23 septembre 1463, dans son discours aux cardinaux en consistoire secret, il leur confie sa décision de participer en personne à la croisade. Il fait le bilan de son action politique et spirituelle. Il a restauré l'ordre dans les territoires de l'Église, son soutien au roi de Naples a permis à celui-ci de rétablir presque toute son autorité dans le royaume, les Angevins sont défaits. Il peut maintenant se consacrer à la tâche ultime : la guerre contre l'autre ennemi, le Turc. Il reprend son action depuis Mantoue où il avait organisé, de septembre 1459 à janvier 1460,

65. *Ibid.*, p. 292 (IV, 38) : « *Maior his omnibus est cui paretis : romanus presul, beati Petri successor, Iesu Christi uicarius, cuius pedes cinsti reges osculari desiderant; recte hic rex regum, et dominus dominantium pro Christi reuerentia dicitur, cuius uices in terris gerit.* »

66. *Ibid.*, p. 478 (VIII, 2) : « *Et nonnulli, qui prius in delitiis enutriti uix centum passus ire poterant non equis vecti, hac die duo milia pasuum onusti sacris uestibus in luto et aqua facile perrexerunt. Vilhelmus episcopus ostiensis onus sue carnis – nam pinguis erat et etate prouectus – non sine labore tulit, homo nobilis et regio sanguine natus. nec Alano Sancte Praxedis cardinalis non difficile fuit molem sui corporis ferre, homini magno et multo abdomine pingui.* »

une réunion au sommet des princes chrétiens et de leurs représentants pour organiser une action d'envergure contre Mehmet II, le conquérant de Constantinople. L'argent pour la croisade, le nerf de la guerre, il n'a pu en obtenir ni des princes ni même du clergé. Le peuple ne fait plus confiance à une Église dont les dignitaires vivent dans la richesse et le luxe. Il faut, dit-il, changer cette image, reconquérir cette confiance auprès des fidèles :

Il convient d'emprunter des voies qui ont depuis longtemps déjà été abandonnées. Il faut se demander de quelle manière nos prédécesseurs nous ont valu cette large domination de l'Église, et suivre leur exemple. [...] L'abstinence, la chasteté, l'innocence, le zèle pour la foi, la ferveur religieuse, le mépris de la mort et l'aspiration au martyre ont placé l'Église romaine au-dessus du monde entier⁶⁷.

L'Église doit redevenir celle des apôtres et des martyrs, qui ont fait sa grandeur. Elle doit être exemplaire, et lui, le premier, donnera l'exemple, celle du martyre, capable de racheter l'Église défaillante, mais aussi la Chrétienté défaillante. Dès le début de son pontificat, constatant l'expansion de l'Islam sur les trois continents – Asie, Afrique et Europe – Pie II avait eu recours à la métaphore du poison :

Et bien que les pontifes romains aient lancé maintes expéditions armées contre cette peste, elle a pris petit à petit de l'ampleur jusqu'à aujourd'hui et s'est insinuée dans nos entrailles. [2] Prenant peur de ce venin, Pie décida de s'opposer à ce qu'il pénètre plus avant⁶⁸.

Il est clair que la dernière phrase concerne l'Europe, corps malade où s'insinue le venin aux effets délétères. Dès lors, le dernier discours de Pie II aux cardinaux revendique, d'une manière qui ne se voulait pas métaphorique, le rachat du corps malade de l'Europe chrétienne par le don du corps malade du pape, *miles Christi* :

Nous avons décidé de nous engager jusqu'au bout dans la guerre contre les Turcs et d'inciter, par nos actes et nos paroles, les princes chrétiens à nous suivre. Et peut-être, lorsqu'ils verront leur maître et leur père, le pontife romain, vicaire de Jésus-Christ, vieux et malade, aller à la guerre, auront-ils honte de rester chez eux et prendront-ils les armes et embrasseront-ils la défense de notre sainte religion avec courage⁶⁹.

67. *Ibid.*, p. 771 (XII, 31) : « *Ad insueta iam pridem itinera transeundum. querendum est quibus artibus maiores nostri hoc nobis imperium Ecclesie latissimum pepererunt atque illis utendum [...]. Abstinencia, castitas, innocentia, zelus fidei, religionis feruor, contemptus mortis martyriique cupido romanam ecclesiam toti orbi prefecerunt.* » (Texte français cité : *Mémoires d'un pape de la Renaissance...*, ouvr. cité, p. 447.)

68. *Ibid.*, p. 114 (II, 1-2) : « *Et quamuis romani presules multa aduersus hanc pestem arma parauerint, ea tamen hactenus paulatim aucta est et ad interiora nostra dilapsa. [2] timuit Pius pontifex hoc uenenum et occurrere statuit, ne serperet ulterius.* »

69. *Ibid.*, p. 772 (XII, 31) : « *Stat sententia in bellum contra Turcos pergere christianosque principes, ut nos sequantur, facto simul et uerbis inuitare. Fortasse cum uiderint magistrum et patrem suum, romanum pontificem, Iesu Christi*

Il jette son corps dans la bataille, offre sa vie à l'imitation du Christ, car sa décision se veut *imitatio Christi*. C'est toute la Chrétienté qu'il espère entraîner derrière lui. Il lance sa phrase :

Il nous faut mourir un jour ou l'autre, peu importe en quel lieu, pourvu que ce soit bien mourir. Heureux ceux qui meurent en obéissant au Seigneur. Une bonne mort rachète une mauvaise vie⁷⁰.

L'engagement de Pie II se veut fondé sur la parole et sur le corps, et lorsqu'il avait ouvert le congrès de Mantoue, le 26 septembre 1459, à quelques mois de son élection, pour inviter les princes de l'Europe à participer activement à la croisade anti-turque, il n'avait pas hésité à apporter comme ultime argument rhétorique la caution de son corps :

Il y en aura peut-être parmi vous qui disent : « le pape est prodigue en paroles pour nous envoyer au combat et y exposer nos corps aux glaives de l'ennemi : ce sont bien là les prêtres... » [...]. Oh ! si notre corps avait encore les forces de sa jeunesse, vous ne partiriez pas sans nous à la guerre, vous ne vous exposeriez pas sans nous au danger [...]. Si vous le jugez bon, nous ne refuserons pas d'offrir en sacrifice au Christ ce corps malade et cette âme épuisée pour le succès de cette expédition⁷¹.

Conclusion

Dans l'œuvre de Enea Silvio Piccolomini, les images des hommes d'Église sont contrastées, répondant à une réalité humaine qui ne l'est pas moins et dont il s'est toujours fait l'observateur attentif. On a pu constater qu'elles étaient également dépendantes des circonstances où l'exigence de révisions dogmatiques entraîne des réécritures, des retouches, qui en modifient les contours. Dans les pages d'Enea, ces hommes d'Église, débarrassés de l'habit (qui fait bien mal le moine, et encore moins le cardinal) apparaissent avant tout des hommes tout court, qui révèlent souvent les défauts d'une humanité

uicarium, senem et egrotum, in bella uadentem, pudebit eos manere domi; arma capient defensionemque sacre religionis fortibus animis amplectentur. »

70. *Ibid.*, p. 772 (XII, 31) : « *Moriendum nobis aliquando est, neque interest quo in loco, dum bene moriamur. beati qui moriuntur in obsequio domini. mors bona malam uitam redimit.* » — La traduction « bonne mort paraît préférable à celle de « belle mort » : une bonne mort comporte un élément moral, qui renvoie dans le contexte à mourir chrétiennement, saintement. Une belle mort suggère un trait d'héroïsme, ou bien, selon l'expression courante, une mort qui ne s'accompagne pas de souffrances physiques.

71. *Opera omnia*, ouvr. cité, p. 914 : « *Et fortasse sunt inter uos qui aiunt : Multa hic pontifex loquitur, ut nos mittat in aciem, et corpora nostra hostium obijciat gladijs : sacerdotum hic mos est [...]. O si quae fuerant iuuenili in corpore uires, hae nunc adessent, non iretis sine nobis ad bellum, neque periculum sine nobis subiretis [...]. Et nunc si censetis, non recusabimus aegrotum corpus, fessamque animam in hanc felicem expeditionem Christo deuouere.* » (*Oratio Pii Papae II habita in conuentu Mantuano, sexto Calendas Octobris, Anno Domini MCCCCLIX*, p. 905-914, epist. CCCXCVII).

courante – égoïsme, cupidité, oubli des autres – et que leur culture et les devoirs attachés à leur fonction ne prémunissent pas forcément des passions et des vices. Rien qui ressemble moins à l'eau de rose que ces portraits au vitriol, teintés parfois d'ironie douce-amère, mais toujours dessinés par la plume du moraliste. C'est par cette exigence du moraliste (qui pratiqua son Juvénal sa vie durant) que ces images échappent à la critique généralisante, parce que Enea-Pie II voyait dans l'Église ses pasteurs irréprochables par lesquels elle pouvait retrouver son prestige aux yeux des fidèles : hommes de foi, hommes de culture. La culture comme la foi en font des hommes de vertu. Aussi ces images finissent-elles par converger, dans les *Commentaires*, vers celle unique et exemplaire du pontife, qui en est la version sublimée, et même surdimensionnée. L'Église se régénèrera par ses hommes, par leur foi et par leur combat pour la vérité chrétienne : tel est le message qu'il délivrait, et la croisade rêvée devenait en quelque sorte l'épreuve ultime où tremper ces vertus régénératrices.